

1887 3137.3. 127

LE FOLK-LORE

ET LES

SOCIÉTÉS HISTORIQUES

—
Discours prononcé au Congrès archéologique de Bruges,
le 24 Août 1887.

PAR

GODEFROID KURTH
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.



BRUGES
DE PLANCKE, FRÈRES, IMPR. DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

—
1888

LE FOLK-LORE
ET LES
SOCIÉTÉS HISTORIQUES

—
Discours prononcé au Congrès archéologique de Bruges,
le 24 Août 1887.

PAR

GODEFROID KURTH
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.



BRUGES
DE PLANCKE, FRÈRES, IMPR. DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

—
1888

LE FOLK-LORE

ET LES

SOCIÉTÉS HISTORIQUES.

Quelques-uns de vous se souviennent peut-être, Messieurs, qu'il y a deux ans, au congrès d'Anvers, j'ai pris la liberté d'esquisser ce qui, à mes yeux, pourrait être considéré comme le programme des travaux d'une Société historique. Et je signalais, à cette occasion, l'importance d'une science assez jeune encore, mais appelée à un avenir considérable, et qu'on désigne sous le nom de *Folk-Lore*, — c'est-à-dire *la science des choses populaires*, ou, si vous l'aimez mieux, *l'étude de la poésie populaire*.

Nous entendons par *poésie populaire*, par *science des choses populaires*, l'étude de toutes les manifestations à la fois spontanées et traditionnelles par lesquelles l'âme populaire, — indépendamment de la grande influence qu'exercent sur elle les lois générales de la civilisation, comme la religion, la politique, l'école et le livre, — traduit ses impressions, ses sentiments, sa foi, ses superstitions même, et, en un mot, une partie considérable de sa vie intellectuelle.

Cela étant, la matière du *Folk-Lore* est naturellement immense, et le domaine de cette science nouvelle est certes un des plus considérables que nous puissions être appelés à défricher.

On peut envisager, sous trois aspects différents, pour ainsi dire, la vie de l'âme populaire, car elle se manifeste à la fois par ce que le peuple *chante* — *croit* — *pratique*.

Je vous demande la permission, Messieurs, d'exposer rapidement et sommairement ici les principaux aperçus sous lesquels se présente la science dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Les chansons populaires sont devenues, depuis quelques années, un des sujets favoris des recherches des érudits.

Il fut un temps où elles étaient tenues en mépris; et cependant, dans les époques que je me permettrai d'appeler les plus *salonières* — pardonnez-moi ce mot barbare, — il s'est toujours trouvé des esprits éminents qui ont su apprécier les produits de la muse populaire.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler ici, Messieurs, l'immortelle scène dans laquelle Alceste oppose, au sonnet ridicule d'Oronte, ces vieilles chansons] populaires dont *la rime n'est pas riche* et dont *le sens est vieux*, mais qui, cependant, lui plaisent beaucoup plus que *tous les colifichets dont le bon sens murmure*.

Ces vieilles chansons sur le Roy Henry, et sur Paris, la grand'ville, — elles étaient goûtées de Molière, comme elles l'étaient d'Alceste.

Rien de plus naïf et de plus simple, mais cela montre jusqu'à quel point le génie original de Molière, devant son époque, savait pénétrer dans l'âme du peuple, — et y trouver, à l'occasion, des perles.

De nos jours, au lieu de dédaigner les chansons populaires, on les a recueillies avec soin, et on leur a même attribué une valeur qu'on peut considérer comme exagérée, — car une fois l'enthousiasme se donnant carrière, il est difficile de rester dans une mesure tout à fait juste.

Je n'ai pas besoin de vous faire l'historique du mouvement intellectuel qui a ramené l'attention des esprits vers la muse populaire, ni de dire à partir de quand et dans quel pays ce mouvement a commencé.

Je constate seulement qu'aujourd'hui, nous sommes en présence d'un travail très considérable qui s'exerce sur les chansons populaires de tous les pays du monde. Chez toutes

les nations, il y a des chercheurs qui se sont donné la tâche de recueillir des débris poétiques épars jusqu'à présent dans les chaumières et au sein des forêts.

Et ce n'est pas sans satisfaction, Messieurs, que j'accorde ici une mention particulière aux travaux de nos confrères flamands. Car le sol de la vieille Flandre n'a pas été seulement profondément travaillé par le laboureur, l'âme de la vieille Flandre a été étudiée, avec sympathie, par ses enfants d'aujourd'hui. (*Bravos*).

Il n'y a pas beaucoup de pays, et sans doute en Belgique il n'y a aucune région, qui puisse montrer un ensemble aussi considérable de recueils de chansons populaires que la terre de Flandre.

Je vous rappellerai les noms des principaux chercheurs qui se sont illustrés dans ce domaine.

Hoffmann von Fallersleben a été l'initiateur; il a été suivi par MM. De Coussemaker et De Baecker en France; parmi nous, par Willems et Snellaert, et, en dernier lieu, par deux de nos confrères, MM. Lootens et Feys, dont le recueil de chansons populaires brugeoises peut passer pour un modèle du genre. (*Applaudissements*).

Mais il ne suffit pas que les érudits étudient pour leur compte la vieille littérature populaire; il faut aussi qu'ils travaillent à en faire pénétrer la connaissance dans les milieux pour lesquels elle est faite.

En effet, ces vieilles chansons ont encore aujourd'hui un charme si exquis, au point de vue purement littéraire, et, au point de vue national, une portée éducative si haute, qu'il serait désirable que de plus en plus le public les connût, les appréciât, les fît revivre et même les chantât. (*Très bien*)!

Il y a encore beaucoup à faire sous ce rapport, bien que déjà on ait fait beaucoup.

Hoffmann von Fallersleben raconte, dans la préface de ses "Horæ belgicæ", une anecdote qui montre bien, aux gens d'aujourd'hui, quel est le chemin que nous avons fait depuis un demi-siècle.

Il était à Amsterdam, dans un salon, et on y faisait de la musique. Et après que plusieurs demoiselles eurent régalé les oreilles de l'assistance par certaines romances du jour, il fut à son tour, invité à chanter quelque chose. Et, dans sa naïveté de savant et d'érudit enflammé pour le sujet qu'il étudiait, il chanta, devant cet auditoire néerlandais, une des plus belles et des plus vieilles chansons néerlandaises: *Les Deux Enfants de Roi*.

Il était deux enfants de roi
Qui s'aimaient tant l'un l'autre !
Mais ils ne pouvaient se rejoindre.
La mer était trop profonde.
— O mon bien-aimé, viens à moi par dessus les flots !
Le prince le fit... Il était jeune !

Un sourire invisible erra sur toutes les lèvres, à l'audition de cette vieille chanson. Et il y eut un mouvement de stupeur qui se serait peut-être traduit par de l'hilarité, si la politesse ne l'avait défendu.

On trouva singulier, pour ne pas dire indécent, que l'on vînt, dans un salon, chanter une chanson de rue.

Nous sommes aujourd'hui loin de cette époque.

Aujourd'hui, les vieilles chansons populaires reprennent possession des meilleurs esprits. Et j'aime à croire que ce mouvement de progrès n'est pas encore arrêté.

Pour moi, j'ai éprouvé une très joyeuse surprise, lundi dernier, lorsque j'ai entendu retentir, dans les rues de Bruges, pendant le défilé du cortège, deux des airs les plus beaux de ces vieilles chansons flamandes que j'aime.

C'était d'abord: "*Naar Oostland willen wij varen*". (*Nous voulons nous en aller vers le pays des Osterlins*).

C'était la chanson que chantaient les émigrants flamands lorsque, chassés par les inondations de la mer ou par les guerres intestines, ils s'en allaient demander une patrie dans les régions de l'Orient, et fonder des colonies en pleine Allemagne.

Quel joyeux entrain dans ce vieil air, et comme on y sent frémir l'espérance de l'émigrant qui salue de loin sa patrie future !

L'autre chanson est pleine d'une mélancolie exquise. C'est "*Het daget in den Oosten*". (*Le jour se lève du côté de l'Orient*).

Vous l'avouerez, Messieurs, en entendant ces airs, j'ai senti grandir encore ma sympathie pour un peuple qui sait, d'une manière si intéressante et si belle, rattacher le présent au passé et le passé à l'avenir, j'ai salué du fond du cœur cette Flandre qui n'est indifférente à aucune de ses gloires nationales et qui, conservant avec un soin si jaloux les monuments de ses arts plastiques, se souvient cependant aussi qu'elle a dans son passé, un trésor de poésie dont la valeur est pour ainsi dire infinie: ses vieilles chansons populaires. (*Vifs applaudissements*).

Je voudrais qu'on allât plus loin encore.

Je voudrais, Mesdames, que dans les romances qui remplissent les albums musicaux, les mélodies flamandes remplacassent, bien des fois, ces romances ineptes que des aventuriers de lettres, payés à raison de 1.50 la page, fabriquent pour les salons.

Je voudrais que les vieilles chansons flamandes reprissent leur place d'honneur aux pianos des dames, et que, s'envolant du carillon de la tour de Bruges, les airs que chantaient nos vieux communiens pussent de nouveau retentir sur les campagnes flamandes. (*Longs applaudissements*).

Je me figure que, lorsque le jour viendra, où, du haut de votre incomparable beffroi, cette musique qui a, pendant des siècles, bercé les rêves du vieux Lion des Flandres, tombera de nouveau, toute frémissante, sur vos champs couverts de riches moissons et arrosés du sang de vos pères, — ce jour là, les héros de Courtrai se lèveront de leurs tombeaux et battront des mains. (*Applaudissements*).

Chers confrères du pays wallon, nous sommes restés bien en dessous des Flamands sous ce rapport. Nous avons aussi des chansons populaires dans nos parages; mais nous ne les avons pas conservées aussi soigneusement qu'elles l'ont été en Flandre, et cela parce que nous avons été soumis à des influences exotiques qui n'ont pas agi ici.

Je crois pouvoir le dire sans blesser en rien nos aimables confrères français : les airs chantés dans les rues de Paris sont venus bien trop souvent remplacer chez nous les vieux airs qui nous étaient autrefois communs avec les campagnes françaises.

Il vaudrait beaucoup mieux continuer de chanter des rondes plutôt que la *Fille de M^{me} Angot*, *En revenant de la revue*, ou d'autres chefs-d'œuvre poétiques des boulevards de Paris.

Nous avons donc, Messieurs, à remplir, dans nos provinces, une tâche qui a été pour ainsi dire entièrement remplie ici.

Les Liégeois surtout ne peuvent pas oublier que la poésie populaire a gardé chez eux, plus que partout ailleurs, sa forme primitive la plus pure, et qu'elle rappelle encore cette origine très lointaine de la poésie humaine, où tous les arts intellectuels étaient réunis en un seul, et où la musique, la danse et la poésie ne formaient qu'un art unique dans ce que nous appelons le *crémignon*. (*Rires. Très bien*).

Il faudrait prendre la peine d'aller chercher, de chaumière en chaumière, de village en village, les débris de ces vieux airs, et d'en faire des recueils comme les Flamands en ont fait, et comme beaucoup de provinces françaises peuvent se vanter d'en posséder.

Je citerai ici, comme un des plus intéressants spécimens du genre, le beau recueil des *Chants populaires du pays Messin*, par un des plus éminents Folkloristes de France, M. le comte de Puymaigre.

Voilà, Messieurs, un premier objet de l'activité des Sociétés qui voudraient consacrer une partie de leur temps à l'étude du *Folk-Lore*.

En voici un second.

Le peuple ne se borne pas à chanter ses souvenirs ; il les rappelle aussi dans les formes simples et sans apprêt de la prose. Et même un grand nombre de choses qui, dans l'âge primitif de l'humanité, étaient chantées, sont aujourd'hui racontées au coin du feu, ou du moins l'étaient dans les générations qui ne sont pas trop loin de la nôtre.

Que de vieilles histoires ne raconte-t-on pas encore auprès des foyers, et que de vieilles croyances et de vieilles traditions ne fait-on pas circuler encore dans les parties les plus reculées de toutes nos provinces ?

Ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'il y aurait un grand intérêt pour nous tous à explorer, d'une manière plus assidue, ce patrimoine primitif de l'imagination humaine ?

Ne croyez-vous pas que nous pourrions faire comme ont fait, de nos jours, des savants qui, il est vrai, exploitaient un domaine plus riche, — ne croyez-vous pas que nous pourrions pénétrer dans les villages, nous asseoir aux tables des campagnards, devant les foyers où se racontent ces vieilles histoires, et obtenir, parfois après beaucoup de sollicitations, le récit de ce qui se débite par la bouche des grand'mères aux petits-enfants ?

Les contes populaires, les traditions populaires, les récits populaires ont été, dans certains pays, recueillis en abondance.

Chez nous, rien de pareil n'a été fait, ni en pays flamand, ni en pays wallon.

Je dis *rien*.

Je ne parle pas ici de certaines monographies du plus haut intérêt, mais qui ne sont que des monographies, des efforts de travailleurs isolés, lesquels n'ont jamais trouvé assez d'appui et d'encouragement pour persévérer dans leur tâche.

Mais, à part cela, rien n'a été fait ; et ce sont les étrangers qui sont venus défricher les premiers notre domaine.

C'est un Allemand qui a composé le premier recueil de chansons flamandes ; un autre Allemand, Wolf, a fait de même pour les récits néerlandais.

Il nous appartient de ne pas nous laisser toujours devancer par des étrangers, et de mettre, à notre tour, la main à la charrue.

Et je crois ne pas me tromper en promettant à tous ceux qui aborderaient ce terrain une très riche moisson.

A l'appui de ce que j'avance, je citerai un exemple récent et fort curieux qui nous est fourni par une de nos anciennes

provinces, aujourd'hui détachée de notre existence nationale: je veux parler du Grand Duché du Luxembourg.

Il y a quelques années, un professeur de l'athénée de Luxembourg, M. Gredt, publiait un volume très considérable intitulé: *Trésor des légendes du pays Luxembourgeois*.

Ce mot *Trésor* n'est pas exagéré; car le recueil, pour un petit pays de 200.000 âmes, ne renferme pas moins de 1200 légendes et traditions populaires.

Et la manière dont cet auteur s'y est pris pour recueillir tout cela est instructive pour nous.

Il a surtout fait appel au concours de ses élèves, qui lui étaient envoyés de différentes parties du pays, et il n'y en a pas un qui n'ait enrichi son recueil d'un certain nombre de légendes authentiques, que le professeur a du reste contrôlées avec soin.

Une troisième partie non moins intéressante, ce sont les coutumes et les pratiques traditionnelles des populations, surtout de celles qui ont été peu remaniées par les influences de la culture générale.

Il faut bien remarquer que, dans toute société, il y a une double existence poétique, en quelque sorte.

L'une, consciente d'elle-même, et qui se traduit par les monuments de la littérature. L'autre, qui a un caractère plus instinctif, et qui se révèle par les différentes manifestations dont je m'occupe en ce moment.

La perfection sociale consisterait en ce que le développement spontané de la vie populaire ne fût pas gêné par le développement artificiel de la vie littéraire, et que les idées littéraires ne fussent ni opposées, ni hostiles aux traditions et aux croyances inoffensives qui constituent le fond de la vie populaire.

Cette perfection, je le sais, n'est jamais réalisée. Et trop souvent les influences littéraires ont une tendance à effacer, à écraser entièrement tous les vestiges de la vie populaire qui se rencontrent dans les couches inférieures de la société.

Comme nous nous trouvons à une époque où il y a divorce, hostilité entre le mouvement intellectuel d'un côté et les

vieilles traditions populaires de l'autre, et que celles-ci disparaissent avec une prodigieuse rapidité, il est très important de recueillir, dès maintenant, tout ce qui a été conservé, de peur qu'il ne reste plus même de vestige, dans une génération ou deux, de ce que le *Folk-Lore* considère comme son domaine.

Je dirai encore un mot pour finir, du troisième groupe de faits scientifiques à rassembler.

Nos ancêtres avaient de nombreuses occasions de traduire, par des actes, les sentiments qui les remplissaient.

Les événements les plus importants de la vie: la naissance, le mariage, la mort, puis ensuite les occupations principales que ramenait le retour des diverses saisons, les travaux du laboureur, du moissonneur, tout cela fournissait l'occasion de pratiques, de coutumes, d'usages pleins d'une pénétrante poésie, et qu'on doit parfois regretter de voir disparaître, bien que d'autre part leur disparition ait quelque chose d'inévitable et de fatal.

Ainsi que je l'ai dit au Congrès d'Anvers, il y a une statistique à faire de tous ces faits intéressants.

A qui appartient-il de faire cette statistique? A nous.

Nos Sociétés archéologiques et historiques sont organisées pour mener ce travail à bonne fin.

Comme je tiens à ce que la communication que j'ai l'honneur de vous faire ait un caractère pratique, permettez-moi, Messieurs, de vous dire quelques mots sur la manière dont on pourrait se livrer aux recherches dont je parle.

Je crois que, pour procéder méthodiquement et scientifiquement, il faudrait avoir une idée de l'ensemble du sujet à traiter.

Il faudrait se pénétrer de la manière dont nos voisins et nos maîtres dans cette science, ont commencé à la cultiver, et faire comme eux, en profitant de leur expérience et en suivant leurs exemples.

A l'heure qu'il est, dans plusieurs pays, on a déjà procédé à une enquête scientifique sur tout le domaine de la vie populaire, au moyen de questionnaires rédigés par des savants.

Je signalerai celui de M. P. Sébillot, en France, et un autre qui a été fait sous les auspices de la Société anthropologique de Vienne.

Il importerait que nous eussions tout d'abord, un questionnaire de ce genre, qui serait aussi complet que possible, qui embrasserait toutes les manifestations de la vie populaire, et qui servirait de guide aux collaborateurs intelligents que nous ne manquerions pas de trouver.

Ce questionnaire, je proposerais volontiers au Congrès d'en décider la confection: Il nommerait une commission qui serait chargée de l'élaborer, et de le présenter aux délibérations du Congrès d'archéologie et d'histoire de l'année prochaine.

Je prévois une objection.

On me dira: " Nous sommes habitués à envoyer des questionnaires de ce genre, et nous savons les résultats qu'ils produisent d'ordinaire. Quand des Sociétés savantes ont adressé des questionnaires à un certain nombre de personnes supposées de bonne volonté, on ne leur a pas répondu. La même aventure attend le vôtre "

Je crois pouvoir répondre à cette objection.

La raison pour laquelle tant d'enquêtes scientifiques par voie de questionnaire restent infructueuses, voulez-vous que je vous la dise? Eh bien! c'est que d'ordinaire on s'est adressé à un public qui n'est pas trié dans le but de répondre à nos questions.

On s'est adressé à des catégories globales, indistinctement, au lieu de commencer par choisir avec soin, ce qui est à la vérité plus difficile, des correspondants utiles. On s'est adressé à tous les curés, ou à tous les instituteurs, ou à tous les secrétaires communaux, sans triage préalable.

Et comme on ne peut pas s'attendre à ce que tous les hommes d'une même profession indistinctement aient le goût et l'intelligence d'études aussi spéciales que celles-là, il arrive nécessairement qu'ils ne répondent pas à votre attente, et que le découragement succédera bien vite aux espérances ambitieuses que vous aviez fondées en votre enquête.

C'est ainsi que, dans une Société dont je fais partie, on s'est adressé à tous les instituteurs de la province, qui ont été invités à fournir une étude historique et archéologique sur leurs communes respectives. Notez qu'on avait obtenu le concours du gouverneur et des autorités.

Parmi ces pauvres gens, il y en avait qui n'étaient pas préparés pour de tels travaux. Ils n'ont obéi qu'avec répugnance, et leur collaboration a été souvent obligatoire.

Bien plus, demander à des maîtres d'école de faire un rapport intelligent et complet sur des traditions populaires, c'est une entreprise que j'appellerais volontiers dangereuse.

Je ne veux pas médire des maîtres d'école, je suis moi-même un maître d'école. (*Rires*).

Mais je crois que, par la nature des fonctions qu'il est appelé à remplir, le maître d'école est en quelque sorte l'ennemi des traditions populaires. Il y a une espèce d'hostilité entre lui et elles, parce qu'il les considère comme l'expression d'un état social antérieur qu'il est en train de faire disparaître, lui, dans son village.

En parcourant quelque chose comme cinq à six cents rapports d'instituteurs sur les traditions populaires, je me suis convaincu jusqu'à quel point l'hostilité dont je parle est vivante.

Le questionnaire porte: " prière de reproduire les traditions de ce village "

Et voici des réponses d'instituteurs:

" Il est honteux, en plein XIX siècle, de devoir combattre encore les superstitions dont il s'agit "

" Il est absurde que, dans telle population, on rencontre encore des traditions comme celle-ci... "

Dans de pareilles conditions, n'est-ce pas, Messieurs, les traditions ne devaient pas être reproduites avec beaucoup d'exactitude, et celui qui devait les fournir ne travaillait certainement pas *con amore*.

Si on prenait la précaution de n'envoyer le questionnaire qu'à bon escient, et aux personnes qui peuvent y répondre

sérieusement, on obtiendrait de tout autres résultats que ceux dont je me plains.

Je citerai un exemple contemporain. Il s'agit d'une épreuve faite par le président de l'académie flamande, M. Willems. Faisant sur le langage une étude comme celle que je vous propose de faire sur les récits populaires, il est parvenu à trouver, depuis Dunkerque jusqu'à Cologne, plusieurs centaines de collaborateurs qui se sont attachés, avec intelligence et amour, à l'œuvre qu'il a entreprise.

M. Willems a envoyé un questionnaire très vaste, mais très précis, à ses collaborateurs, et il a obtenu des réponses complètes.

Voilà un splendide résultat.

Je crois que nos confrères du nord de la France peuvent nous en dire quelque chose. Plusieurs d'entre eux ont eu connaissance de l'initiative de M. Willems, et ont pu apprécier l'importance de l'œuvre.

Eh bien ! Messieurs, ce qu'un homme peut faire, n'est-il pas vrai que plusieurs Sociétés peuvent le faire aussi ? Ici encore, *L'Union fait la force !*

Il me paraît évident que si nous possédions un questionnaire complet et bien fait, nous parviendrions bien à trouver, avec un peu d'efforts, les gens à qui il conviendrait de l'adresser.

Il ne faudrait certes pas avoir la prétention de faire, du jour au lendemain, un travail complet. Il ne faudrait pas s'arrêter à l'idée qu'on peut recueillir tout en une fois. L'on n'a jamais le tout de rien.

L'important serait d'amasser tout ce qu'il est possible de recueillir dans les conditions actuelles, et, pour cela, de s'adresser à toutes les personnes véritablement compétentes, à celles qui ont le goût, je dirai l'amour des choses dont nous voudrions les occuper, et d'obtenir leur collaboration.

Peut-être serait-on étonné de voir combien de sympathies on rencontrerait, une fois que le public se serait familiarisé avec ces études nouvelles.

Voilà, Messieurs, la proposition que j'ai l'honneur de vous soumettre.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, peut-être voudrez-vous, avant de vous séparer, vous préoccuper de la question du *Folk-Lore* et vous demander s'il n'y a pas lieu, dès maintenant, de nommer une commission pour élaborer un questionnaire, qui serait soumis aux délibérations de notre Congrès de l'an prochain. La Société qui aura pour mission de réunir ce Congrès porterait le questionnaire à son ordre du jour.

Le reste du travail ne pourrait se faire que dans un nombre assez considérable d'années. Mais au moins nous aurions du pain sur la planche, s'il m'est permis de parler ainsi, et, pendant longtemps, dans nos Sociétés d'archéologie et d'histoire, il y aurait une question toujours ouverte, et une question des plus intéressantes pour tout le monde, à peu près.

Il n'y aurait pas un membre de la Fédération qui ne pût apporter sa petite pierre à l'édifice historique que nous aurions pris à tâche d'élever.

Cette étude de la vie populaire dans ses manifestations diverses et toujours si curieuses, mais, Messieurs, c'est une bonne partie de l'histoire !

Je ne dis pas que c'en soit la plus importante. Mais c'en est la plus attrayante, et c'est celle que les Sociétés de la Fédération traiteraient le plus facilement et avec le plus de succès.

Pour ce qui est de l'histoire proprement dite, elle présente un grand nombre de difficultés, à peu près insurmontables pour ceux qui ne font pas de l'histoire une étude spéciale.

Mais quant à cette histoire des menus faits qu'on rencontre au jour le jour dans ses causeries, dans ses relations avec le peuple, dans ses promenades, dans ses souvenirs d'enfance, elle ne présente point de difficultés, et chacun peut la faire.

Et tout l'ensemble des documents qu'on recueillerait ainsi, formerait un véritable monument qu'il nous serait peut-être donné de voir un jour achevé. (*Longs et vifs applaudissements*).